

La folie des rêves

La folie des rêves

© Astréa B., 2025

La folie des rêves

© Astréa B., 2025

ISBN : 9789403844237

Publié via : Bookmundo

Tous droits réservés.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, stockée dans un système d'exploitation ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre, sans l'autorisation écrite préalable de l'autrice.

Ce livre est une œuvre de fiction.

Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

NOTE IMPORTANTE : VEUILLEZ LIRE CECI AVANT
DE COMMENCER

Ce livre explore des thèmes extrêmes et est destiné à un public majeur (18 ans et plus). Il s'agit d'une œuvre de fiction qui ne glorifie ni ne cautionne les actes de violence.

Pour votre sécurité émotionnelle, voici la liste des thèmes et des déclencheurs (Trigger Warnings) inclus dans ce récit :

- Violence sexuelle / Agression sexuelle
- Contrainte et non-consentement
- Violence physique et torture
- Abus psychologique et manipulation (emprise)
- Séquestration
- Représentation de la maladie mentale et du trauma

Votre bien-être est notre priorité. Si ces sujets sont susceptibles de vous causer de la détresse, il est recommandé de ne pas lire cet ouvrage.

Table des matières

Table des matières

8

« Les rêves sont la littérature du sommeil. »

15

Prologue - Tatiana

16

Chapitre 1 – Tatiana

18

Chapitre 2 – Tatiana

31

Chapitre 3 – Tatiana

38

Chapitre 4 – Karl

47

Chapitre 5 – Tatiana

56

Chapitre 6 – Karl
68

Chapitre 7 – Tatiana
76

Chapitre 8 – Karl
86

Chapitre 9 – Tatiana
95

Chapitre 10 – Karl
105

Chapitre 11 – Tatiana
110

Chapitre 12 – Karl
122

Chapitre 13 – Tatiana
132

Chapitre 14 – Karl
144

Chapitre 15 – Karl
149

Chapitre 16 – Tatiana
157

Chapitre 17 – Tatiana
164

Chapitre 18 – Karl
171

Chapitre 19 – Tatiana
183

Chapitre 20 – Tatiana
190

Chapitre 21 – Karl
199

Chapitre 22 – Tatiana
204

Chapitre 23 – Tatiana
211

Chapitre 24 – Karl
221

Chapitre 25 – Tatiana
227

Chapitre 26 – Karl
233

Chapitre 27 – Tatiana
239

Chapitre 28 – Tatiana
245

Chapitre 29 – Karl
253

Chapitre 30 – Tatiana
262

Chapitre 31 – Karl
270

Chapitre 32 – Tatiana
276

Chapitre 33 – Tatiana
283

Chapitre 34 – Karl
295

Chapitre 35 – Tatiana
304

Chapitre 36 – Karl
314

Chapitre 37 – Tatiana
323

Chapitre 38 – Karl
333

Chapitre 39 – Tatiana
340

Chapitre 40 – Karl
354

Chapitre 41 – Tatiana
371

Chapitre 42 – Karl
378

Chapitre 43 – Tatiana
387

Chapitre 44 – Karl
395

Chapitre 45 – Tatiana
405

Chapitre 46 – Karl
410

Chapitre 47 – Tatiana
417

Chapitre 48 – Karl
424

Chapitre 49 – Tatiana
430

Chapitre 50 – Tatiana
437

Chapitre 51 – Karl
444

Chapitre 52 – Tatiana
448

Chapitre 53 – Karl
455

Chapitre 54 – Tatiana
462

Chapitre 55 – Karl
470

Chapitre 56 – Tatiana
475

Chapitre 57 – Karl
479

Épilogue – Tatiana
486

Remerciements
490

À propos de l'autrice
492

« Les rêves sont la littérature du sommeil. »

— Jean Cocteau

Prologue - Tatiana

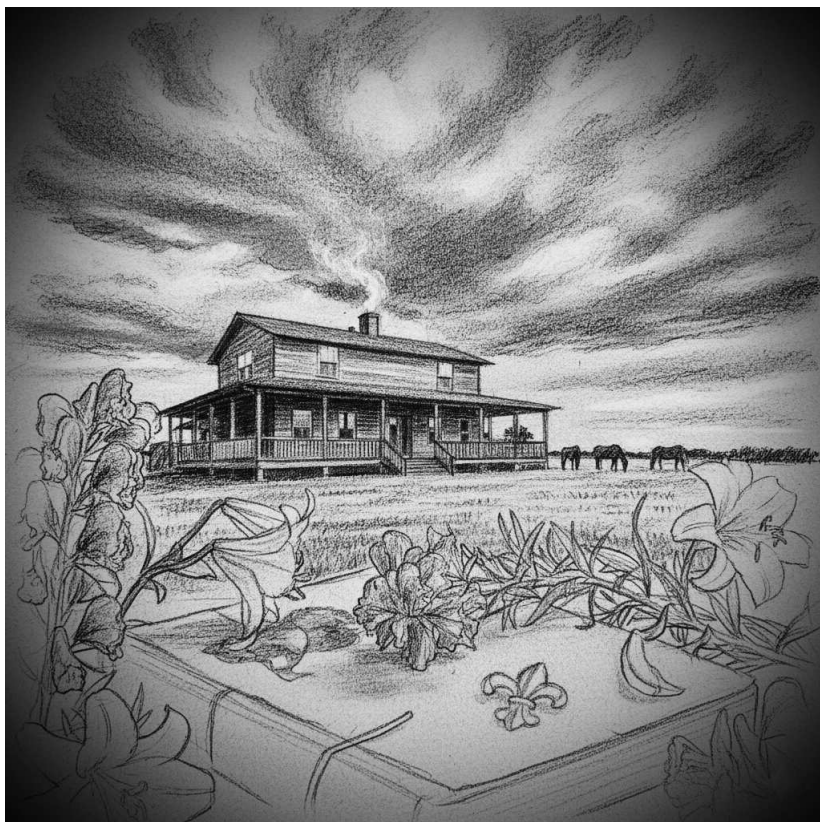
« Quand un avion tombe du ciel, on ne parle pas de chute. On parle de disparition. »

Je n'ai pas entendu le bruit de l'impact. Juste le silence qui a suivi. Un silence venu de loin, de si loin qu'il a traversé l'Atlantique, s'est glissé jusqu'à moi, froid, collant, irrévocable. « Aucun survivant. » La phrase a été prononcée comme une excuse, comme une fin de non-recevoir. Comme si la vie pouvait s'arrêter avec de simples mots.

Depuis, plus rien n'avait de contours nets. Ni les jours qui s'écoulaient, ni les visages qui s'attardaient. Le temps lui-même s'était dérobé. J'étais une silhouette vide dans

un monde qui avait continué de tourner. J'ai été confiée à une assistante sociale, un fantôme qui parlait de familles d'accueil, de l'avenir. Tout ça n'avait aucun sens.

Puis, un courrier est arrivé. Un nom sur le papier. Evelyn Sullivan. Ma grand-mère maternelle. Elle demandait à m'accueillir. La surprise était un coup de poing dans le ventre. Pourquoi maintenant ? Je n'avais jamais entendu parler d'elle. Pas un appel, pas un mot, pas une carte de Noël. Rien.



Chapitre 1 – Tatiana

Le ciel est d'un bleu aveuglant. Un bleu sec, impitoyable, sans la moindre promesse de pluie. Juste cette voûte brûlante suspendue au-dessus de moi comme une menace silencieuse. Le taxi soulève un nuage de poussière rouge en s'arrêtant devant une barrière en bois, tordue par le vent.

« The Four Season's Ranch » — propriété privée.

La barrière marque le seuil d'un monde auquel je n'ai jamais appartenu. Et pourtant, je suis là. La chaleur du Texas me frappe de plein fouet, lourde, saturée d'odeurs de terre cuite et de foin. Un vent sec, chargé d'électricité, murmure à travers les arbres, seul bruit dans ce silence absolu. Je reste immobile, la main crispée sur la poignée de ma valise. Je voudrais fuir, mais je n'ai plus rien derrière moi.

Le ranch s'étend à perte de vue, une terre sauvage et impénétrable. La maison apparaît, massive, unissant la force de la pierre au rez-de-chaussée, que borde une terrasse accueillante, et la légèreté du bois à l'étage. Au pied des murs, une pelouse d'un vert profond épouse des massifs fleuris. Une vieille balancelle grince faiblement, bercée par le vent, comme un fantôme d'enfance. C'est ici que ma mère a grandi, que reposent tous ses secrets, ses souvenirs, et maintenant... ma vie.

Je monte les marches du perron, le cœur battant la chamade. Des pas résonnent derrière la porte. Un bruit de talons sur le plancher. Puis elle s'ouvre.

— Tu dois être Tatiana. Je suis ta tante Hélène.

Pas un sourire, pas un « bienvenue ». Son visage, maquillé avec soin, est figé dans une expression d'indifférence glacée. Ses yeux — d'un vert trop clair —

me transpercent, froids et chirurgicaux. Je murmure un bonjour. Elle s'écarte sans répondre, me laissant entrer dans un hall qui sent le bois ancien et la cire. La maison est immense, mais l'atmosphère y est suffocante, le silence aussi oppressant que la chaleur du dehors.

Une femme aux cheveux grisonnants attend dans le hall. Elle porte un tablier.

— Voici Rose, lâche ma tante d'une voix monocorde. Elle t'indiquera ta chambre. C'est celle de ta mère.

Elle marque une pause, me jaugeant du regard.

— Tu trouveras sûrement tes repères. Avec un peu de bonne volonté.

La façon dont elle prononce ces derniers mots me glace, comme une mise en garde. Rose me fait signe de la suivre.

— Bonjour, Tatiana. Je suis heureuse de t'accueillir.

— Bonjour !

Je soulève ma valise pour la suivre dans le hall. Il est immense, du moins, je le perçois ainsi, habituée à mon petit appartement. Je n'ai pas le temps d'inspecter les lieux plus en détail que nous empruntons déjà un grand escalier.

Nous avançons en silence. Je jette un coup d'œil aux portraits qui tapissent les murs. Ils représentent sans doute ma famille, mais je ne m'attarde pas. Rose s'arrête devant la dernière porte à droite et m'invite à entrer.

La chambre est vaste, baignée d'une lumière pâle filtrée par des rideaux fanés. Une porte attenante laisse entrevoir une salle de bain. Tout est propre. Sur la commode, une photo de ma mère adolescente. Je pose ma valise au pied du lit. Mon regard est alors attiré par

un flacon de parfum presque vide sur la table de nuit. Je m'approche et l'ouvre. L'odeur familière me submerge, celle des jours où elle chantonait gaiement dans la cuisine. Je referme le flacon d'un geste sec, les doigts tremblants.

Rose s'approche de moi.

— Ta grand-mère a voulu garder la chambre telle qu'elle était du temps de ta mère. Je pense que tu t'y sentiras bien.

Elle pose sa main sur la mienne, dans un geste réconfortant.

— Tu dois être épuisée. Repose-toi. Je te préparerai quelque chose à manger. Tu pourras rencontrer ta grand-mère plus tard, si tu le veux.

Elle sort sans bruit, refermant la porte avec un sourire discret. Je reste seule. Je m'effondre sur le lit et me roule en boule, incapable de retenir mes larmes. Je me laisse aller. Je ne sais combien de temps je reste ainsi, mais assez pour que l'après-midi touche à sa fin.

La lumière a changé, le vent fait vibrer les vitres, et mon estomac gronde. Je décide de quitter la chambre et de descendre.

L'odeur d'un plat chaud flotte dans l'air, réconfortante. Je la suis jusqu'à la cuisine, simple, rustique, presque hors du temps. Une grande table en bois, un évier émaillé, une chaleur douce émanant du four encore tiède. Rose est là, penchée au-dessus de la cuisinière.

Elle sursaute légèrement, puis me désigne la table. Une tasse de café et du pain grillé m'attendent. Une attention simple, maternelle, une illusion de normalité.

— Je me doutais que tu aurais faim, murmure-t-elle.

Je hoche la tête, la gorge serrée, et m'assois. Elle me regarde, son regard lourd, hésitant.

— Tu ressembles à ta mère, dit-elle. C'est... troublant.

Je baisse la tête, incapable de répondre. On me le dit tout le temps.

Je mange en silence, perdue dans mes pensées. Après un moment, alors qu'elle finit de ranger la cuisine, Rose me demande :

— Ta grand-mère aimerait te voir. Es-tu prête ?

J'acquiesce sans un mot. Elle m'entraîne à l'étage. Les planches craquent sous nos pas. La chambre de ma grand-mère est proche des escaliers. Nous nous arrêtons devant une porte, et je fixe la poignée en bronze terni.

Rose frappe doucement avant d'ouvrir.

— Madame Evelyn, votre petite-fille est là.

Une voix faible répond, et Rose me fait signe d'entrer. Ma grand-mère est allongée dans un lit. Elle paraît minuscule, ses cheveux blancs encadrant un visage ridé. Dans ses yeux brille une douleur, pas seulement physique. On devine qu'elle a beaucoup souffert. Lorsqu'elle me voit, ses prunelles s'emplissent de larmes.

— Grace... souffle-t-elle.

Mon cœur se serre.

— Non... Je suis Tatiana, votre petite-fille.

Elle ouvre les bras et me serre contre elle avec une force inattendue, comme si elle s'accrochait à un rêve. Elle sanglote, sa voix brisée répétant que je suis le portrait de sa fille. Je me laisse aller. Chaque sanglot résonne en moi comme un écho. Notre douleur est la même, la sienne peut-être plus profonde, car elle n'a pas revu sa fille depuis presque vingt ans.

— Je suis là, grand-mère. Je suis là maintenant.

Sa main serre la mienne. Ses yeux fatigués cherchent une trace de sa fille en moi.

Je me lève, agitée, et mon regard glisse sur la pièce. Des tons doux, peu de meubles, mais une lourdeur dans l'atmosphère. Mon attention s'arrête sur une desserte près de la fenêtre. Une série de cadres y trône. L'un d'eux, une photo en noir et blanc, attire mon regard.

On y voit quatre personnes : ma mère adolescente, souriante ; Hélène, jeune et élégante ; un homme que je devine être mon grand-père ; et à droite... le quatrième visage a été arraché. Le papier est déchiré, griffé, comme si quelqu'un avait voulu effacer cette présence. Délibérément.

Un frisson me parcourt. Je me tourne vers ma grand-mère. Elle a vu où se porte mon regard. Un trouble étrange passe dans ses yeux. Sa main se tend faiblement vers la photo.

— Elle... elle n'aurait jamais dû... murmure-t-elle.

Sa phrase s'éteint dans sa gorge. Je ne sais pas de qui elle parle, mais son bouleversement est palpable. Ses paupières se ferment, alourdies par l'épuisement. Ou par autre chose.

— Tu devrais te reposer, chuchoté-je.

Elle hoche la tête, son visage s'apaisant. Je me dirige vers la porte, jetant un dernier regard sur sa silhouette frêle. Rose est partie depuis un moment, nous laissant seules. Je quitte la chambre et regagne la mienne.

Le voyage, l'émotion des dernières semaines, les doutes... tout pèse sur mes épaules. Le couloir est silencieux. Trop silencieux. L'air s'est épaissi, saturé d'une odeur de bois ancien et d'humidité stagnante. À chaque craquement, un frisson me traverse.

Je crois entendre un souffle derrière moi. Un pas. Ou peut-être un froissement de tissu. Je me retourne brusquement. Personne. Pourtant, l'impression persiste. Quelque chose... ou quelqu'un... m'observe. Depuis l'ombre.

Le couloir semble plus long qu'à l'aller, les murs plus proches, comme s'ils se refermaient sur moi. Mon cœur

bat plus vite. Je presse le pas jusqu'à ma chambre. Ma main tremblante pousse la porte. Une fois à l'intérieur, je la referme d'un geste sec et tourne le loquet.

Le silence reprend possession des lieux. Mais pas mon calme. Adossée à la porte, les yeux fermés, le souffle court, je le sais : ce que j'ai ressenti n'était pas un rêve. Quelque chose ou quelqu'un m'a suivie.

Chapitre 2 – Tatiana

Impossible de dormir, malgré une douche chaude. Mes pensées tournent en boucle, me refusant tout repos. Cela fait des semaines que mes rêves se muent en cauchemars.

Le soleil est couché depuis longtemps. Une lumière argentée s'échappe des rideaux, projetant des ombres longues et rampantes sur le parquet. Mon corps est épuisé, mais mon esprit s'accroche à chaque souvenir, chaque bruit. Je suis chez moi... en théorie. Pourtant, tout murmure que je ne suis pas la bienvenue.

Poussée par une curiosité irrépressible, je quitte mon lit, enfile un peignoir léger sur mon corps glacé et descends au rez-de-chaussée, pieds nus sur le plancher froid.

Dans la pénombre, chaque meuble semble plus massif, chaque recoin plus profond. Une vieille horloge rythme le silence. Tic, tac. Tic, tac. Comme un cœur battant trop lentement.

Je longe le couloir principal. Certaines portes s'ouvrent facilement, révélant un salon, une bibliothèque remplie de livres, une salle à manger figée dans le temps. Mais d'autres résistent. Verrouillées. Une. Deux. Trois. Trois portes fermées à clé. Pourquoi verrouiller des pièces dans une maison familiale ? Cette question s'ancre dans mon esprit.

Une sensation de malaise m'envahit. Observée. Un souffle sur ma nuque, l'écho d'un pas qui n'est pas le mien. Au lieu de la peur, un curieux frisson me parcourt. Je me retourne. Rien. Juste un couloir sombre et silencieux. Mon cœur s'emballe.

En passant devant un grand miroir ancien, mon sang se glace. Une silhouette floue, immobile, se tient derrière moi. Impossible de dire si c'est un homme ou une femme. Je me retourne d'un coup. Le couloir est vide. Pourtant, cette tension sourde, ce regard posé entre mes omoplates, persiste. Comme si cette ombre refusait de me laisser en paix. Je secoue la tête. Le décalage horaire doit jouer avec mes nerfs.

Je me réfugie dans le salon. Le vieux canapé en cuir semble trop accueillant. Je m'y installe, remonte mes pieds sous moi. Sur la table basse, des magazines. J'en prends un, feuillette des articles sur l'élevage. Cela n'a aucun sens pour moi.

Mes paupières s'alourdissent. Portée par l'odeur du cuir et la chaleur du feu mourant, je m'allonge. Je n'ai pas

la force de remonter. Le magazine glisse au sol. Je m'assoupis, glissant dans un rêve flou.

Une main invisible effleure mon bras. Une caresse douce, lente, intime. Trop réelle pour un rêve. Je ne bouge pas. Je laisse faire. La main glisse sur ma joue, puis dans mes cheveux. Une caresse possessive, délicate. Mon cœur tambourine, mon corps se tend de peur... et d'autre chose. Un frisson me parcourt, à la fois glacial et excitant. Puis, tout s'arrête.

Bien plus tard, j'ouvre les yeux. Le soleil matinal inonde la pièce à travers les baies vitrées.

Je suis toujours sur le canapé, emmitouflée dans un plaid épais et doux. Je ne me souviens pas l'avoir pris. Des bribes de mon rêve me reviennent. Une main. Une caresse. Une chaleur dérangeante dans mes cheveux. Je secoue la tête. Ce n'était qu'un rêve. Rien d'autre.

Je me dirige vers la cuisine. Rose est là, affairée, comme si la journée avait commencé depuis longtemps. Je m'installe à la table du petit-déjeuner.

— Bonjour, murmuré-je.

— Bien dormi ? J'ai vu que tu avais passé la nuit dans le salon, demande-t-elle avec un sourire.

J'hésite à parler de l'ombre. Ce n'était que mon imagination, sans doute.

— Merci pour le plaid, dis-je finalement. C'était gentil.

Elle s'arrête, son regard empreint d'un étonnement sincère.

— Quel plaid ?

Un silence lourd s'installe.

— Celui que vous avez posé sur moi cette nuit, sur le canapé...

Elle secoue doucement la tête.

— Ce n'était pas moi, chérie.

Elle sourit légèrement, comme pour dissiper la tension. Mais je reste figée. Un frisson me parcourt l'échine.

— Ta tante Hélène n'est pas là ce matin, ajoute Rose, changeant de sujet. Elle est partie tôt. Je ne sais pas quand elle rentrera.

Cela confirme ce que je pensais : ma tante ne veut pas de moi ici.

Je finis mon petit-déjeuner en silence. Son absence est une occasion d'explorer la maison et les environs.

— Je vais faire un tour dehors après être repassée par ma chambre.

— Fais attention aux serpents, prévient Rose. Surtout près de l'étang. Et évite les vieux hangars, ils sont dangereux si on ne sait pas où poser les pieds.

Ses mots ne sont pas rassurants, mais je me promets d'être prudente.

Je quitte la cuisine et regagne ma chambre pour une toilette rapide. Dehors, l'air est chaud. Tout semble paisible, mais en moi, la peur et la curiosité se mêlent. La sensation d'avoir été touchée persiste. Une chaleur familière sous ma peau. Et si ce n'était pas Rose... alors qui ? La même présence que dans le miroir ? Le froid de la peur se mêle à une curiosité troublante. Non, ce n'était pas réel.



Chapitre 3 – Tatiana

Depuis la fenêtre de ma chambre, au-delà de l'écurie, les plaines s'étendent à l'infini, brûlées par le soleil. La poussière s'élève par rafales, retombant en un voile ocre. Quelques chênes tordus brisent la monotonie du paysage, mais tout ici semble dominé par la lumière écrasante. J'hésite à me rendre aux écuries, mais l'envie de voir les chevaux l'emporte.

Je traverse la pelouse qui encercle la maison, bordée de fleurs éclatantes, avant de rejoindre les pâturages et l'écurie. J'entre doucement. L'odeur de foin et de cuir tanné me saisit.

Je m'arrête près d'un cheval qui me hume tranquillement depuis son box, curieux. J'entre dans celui-ci, sans remarquer tout de suite qu'un homme est déjà là, brossant l'animal avec des gestes assurés, précis.

Surprise, je recule. Mes sandales glissent sur la paille, et je trébuche contre une pelle abandonnée. Avant que je ne tombe, une main ferme m'attrape le poignet et me redresse brutalement.

— Tu comptes te tuer dès ton deuxième jour, ou c'est juste pour m'énerver ? lance-t-il d'un ton agressif.

Je me dégage brusquement. Pour qui se prend-il ? La colère l'emporte sur ma peur.

— Vous n'avez pas à m'agresser comme ça, je ne vous ai rien fait !

— Si je voulais t'agresser, tu t'en serais déjà rendu compte, réplique-t-il froidement.

Sa voix grave résonne dans ma poitrine. Je déglutis, encore marquée par la chaleur de sa poigne. Mal à l'aise, je lance la première phrase qui me vient :

— Je vous préviens, si vous continuez, ma grand-mère saura vous remettre à votre place.

Un sourire moqueur se dessine lentement sur son visage. Il se penche, assez près pour que je sente son odeur mêlée de cuir, de cheval et de poussière chaude.

Je n'ai jamais vu un homme aussi beau. Pas une beauté banale, mais une beauté brutale, presque irréelle. Ses traits ciselés, ses pommettes hautes, ses yeux d'un gris si sombre qu'ils frôlent le noir. Ses cheveux noirs, en bataille, comme s'il y avait passé les doigts. Il ne doit pas être beaucoup plus âgé que moi, mais la vie au grand air a marqué ses traits, lui donnant une maturité troublante.

— Écoute-moi bien, princesse, murmure-t-il, sa voix basse, presque douce, mais terriblement menaçante. Tu n'as aucune idée de l'endroit où tu as mis les pieds. Et si

je te reprends à traîner ici sans autorisation... tu le regretteras.

Je le fixe, le souffle court, les joues brûlantes. Je ne comprends pas ce qui vient de se passer. Je voulais juste voir les chevaux. Troublée, partagée entre l'humiliation et la colère, je vacille, mais je ne recule pas. Je tiens son regard, les jambes encore tremblantes. Mon cœur s'emballe, pas seulement à cause de la chute, mais à cause de sa présence oppressante.

Il me dévisage, comme s'il attendait des excuses. Hors de question de lui faire ce plaisir. Je relève le menton, feignant l'assurance.

— Arrêtez de me menacer. Je n'ai rien fait de mal.

Il ne bouge pas, ne répond pas. Il me surplombe de toute sa hauteur – il doit bien faire un mètre quatre-vingt-dix.

— En plus, vous ne me connaissez même pas, ajouté-je, la voix pleine de défi.

Un rictus amusé étire ses lèvres.

— Et je te préviens, si tu continues à me parler comme si j'étais une gamine, je vais directement trouver ma grand-mère. Elle ne tolérera pas qu'on me traite ainsi.

Un silence s'installe. Ses yeux se durcissent, un feu brûlant derrière ses prunelles. Il penche la tête, un demi-sourire provocateur aux lèvres.

— Tu parles beaucoup... pour quelqu'un qui vient d'atterrir ici sans invitation.

Je hausse les sourcils.

— J'ai été invitée. Contrairement à ce que vous pensez.

— Ah oui ? Et ça te donne le droit d'aller où tu veux ?
De fouiller dans les affaires des autres comme si tout
t'appartenait ?

Sa voix est basse, calme. Trop calme.

— Je ne fouille pas. Je visite le ranch. Je suis chez moi,
après tout.

Sa présence est écrasante, vibrante, intrusive.

— Tu crois que le sang donne tous les droits ? Tu
crois que parce que tu as son regard – il désigne
vaguement la maison – tu vas pouvoir prendre sa place ?
Ses terres ?

Je fronce les sourcils. Il parle comme s'il me
connaissait, comme s'il me jugeait déjà.

— Vous êtes qui, au juste ? Pourquoi me parlez-vous
comme ça ?

Ses yeux plongent dans les miens, inévitables. Je m'efforce de ne pas baisser le regard.

— Moi ? Je ne suis personne. Juste un homme qui n'aime pas voir les vautours tourner trop tôt autour des vivants.

Je reste paralysée. Le vent s'est levé, léger, mais il me glace.

— Gardez vos jugements, monsieur Personne. Et votre pelle, aussi.

Je soutiens son regard, malgré le tremblement qui me traverse. Puis, rassemblant mes dernières forces, je me retourne et quitte l'écurie sans un mot.

Dehors, l'air brûlant ne suffit pas à effacer la sensation de ses doigts sur mon poignet. Je m'éloigne à grands pas, les talons de mes sandales claquant contre

le sol poussiéreux. Le silence revient, plus pesant qu'avant.

Je me dirige vers la maison, m'efforçant de garder mon sang-froid pour ne pas courir.

Chapitre 4 – Karl

Je reste immobile dans l'encadrement de la porte des écuries. L'ombre me dissimule tandis que je la regarde s'éloigner. Ses cheveux châtons, traversés par les rayons du soleil, fouettent son dos. Sa silhouette mince s'efface dans la lumière du matin.

Mes doigts se crispent autour de mon chapeau. Je le jette à terre dans un geste brutal. Furieux. Elle ne se retourne pas, pas même une hésitation, comme si j'étais déjà effacé de son monde. Je ne perds jamais le contrôle. Jamais. Je suis le roc, l'équilibre, le calme dans la tempête. Et pourtant... je viens de le perdre. À cause d'elle. À cause de cette foutue fille...

Je serre la mâchoire si fort que mes dents menacent de craquer. Mes poings me démangent, j'ai besoin de

frapper quelque chose. Elle met mes nerfs à vif comme personne. Rien que par sa présence. Ce petit bout de femme croit pouvoir me tenir tête.

Je la hais de toutes mes forces. Parce qu'au fond, je n'ai qu'une envie : la briser ou la posséder. Et les deux me sont interdits.

Depuis que je l'ai vue, j'ai su que je devrais me battre contre moi-même. L'attirance a été immédiate. Pas besoin d'être devin pour comprendre qu'une fille comme elle ne peut qu'attirer les ennuis.

Je claque la porte des écuries derrière moi. Le bruit sec résonne comme un coup de feu dans le silence du ranch. Même les chevaux semblent plus nerveux. Il faut qu'elle parte. Parce que si elle reste... je ne réponds plus de rien.

Je passe une main sur ma nuque, brûlante de tension, et lève les yeux vers la maison. Les volets entrouverts me fixent comme des regards hostiles, lourds de reproches. Cette bâtisse, qui a toujours été mienne, me semble soudain étrangère, comme si sa seule présence suffisait à tout corrompre.

Je n'ai jamais ressenti ça. Mais depuis que j'ai appris son arrivée, quelque chose s'est tordu en moi. Une idée brutale, obsessionnelle : la renvoyer d'où elle vient. Le vent balaie la plaine, emportant poussière et brindilles.

Je ramasse mon chapeau d'un geste sec et me mets en route.

Un café. Putain, j'ai besoin d'un café. Et d'air. Et d'oublier. Oublier la brûlure de sa peau sous mes doigts quand je l'ai rattrapée. Oublier la stupeur dans ses yeux. Ses lèvres entrouvertes. Et surtout, oublier son parfum.

Parce que, bon Dieu... cette fille sent terriblement bon.
Et je déteste ça.

Dans la cuisine, l'odeur du pain grillé et du café flotte encore, presque apaisante. Rose est debout près du plan de travail. Elle lève à peine les yeux, mais je sais qu'elle sait. Elle sait toujours.

— Tu as l'air en forme, glisse-t-elle, un sourire en coin.

Je hausse les épaules et attrape une tasse. Elle me la remplit sans un mot. Je dois avoir l'air d'un type qui vient de passer un sale quart d'heure et qui rumine sa vengeance.

— Elle est montée dans sa chambre en courant, comme si le diable était à ses trousses, ajoute-t-elle.

Je souffle sur mon café brûlant, adossé au comptoir.
Qu'est-ce que ça peut me foutre ?